

Armand DEMOLY

ADSUM



INSPIRÉ DE FAITS RÉELS

Armand Demoly

Adsum

© Armand Demoly, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0250-5



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE DE L'AUTEUR

Avant que vous ne plongiez dans cette histoire, j'aimerais que vous gardiez à l'esprit un fait précis, que votre esprit cherchera pourtant à déconstruire rapidement : ce récit est inspiré de faits réels. N'y voyez aucun effet sensationnaliste, c'est la simple vérité. À vous, bien entendu, d'en séparer le bon grain de l'ivraie. Toutefois, par respect pour le lecteur, je tiens ici à affirmer des vérités.

La maison existe vraiment. Elle est exactement située là où vous la découvrirez. Le village existe aussi, de même que le hameau. C'est un bien de famille. Elle n'a jamais été rénovée, et ne le sera jamais de mon vivant. Je sais les événements qui s'y sont déroulés, comme vous, bientôt. Son état de délabrement est aujourd'hui très avancé. Peu importe.

Si toutefois il vous prenait l'envie de vérifier mes propos, vous la trouveriez bien vite. Mais de grâce, n'y entrez pas. Les portes ne sont plus, mais ce n'est pas le fait de pénétrer par effraction qui constitue mon avertissement. Je me répète : cette histoire est inspirée de faits réels. Aucune responsabilité ne m'incomberait si cette mise en garde n'était pas respectée.

Entre ces murs oubliés, l'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence.

CHAPITRE 1

Désert du Sahara, 397

L'homme marche. Devant lui, à perte de vue, l'immensité du désert. Il est seul. La chaleur est sa seule compagne. Elle ravage son corps, gardienne de cette étendue brûlante, et son âme, dont la foi dans la mission qu'elle s'est donnée consume toute autre forme de pensée.

Dans quelques heures, il lui faudra trouver un abri pour la nuit, isolé des scorpions et autres serpents. En attendant, il parcourra encore ce sable si rarement foulé, et sa vieille carcasse n'aura d'autre choix que de supporter le traitement infâme qu'il lui fait subir depuis si longtemps. Mais combien de temps au juste ? Depuis combien de temps parcourt-il le monde ? Combien de dizaines d'années séparent ce jour de celui où il prit cette décision irrévocable ? Le fait-il, finalement, pour lui, ou pour ses Pères ? Son action ne sera-t-elle pas semblable à l'un de ces grains de sable, insignifiant et sans aucune conséquence sur le monde ?

L'heure n'est pas à la remise en question. Dans quelques jours, il aura trouvé son hôte, et sa quête, après un court repos, continuera.

Parvenu au sommet d'une haute dune, il aperçoit au loin quelques rochers posés çà et là, comme les derniers bastions vivants d'un soleil qui, dans cette partie du monde, détruit patiemment, depuis des milliers d'années, toute matière minérale jusqu'à la réduire à cette misérable poussière jaune. Ces rochers, justement, avec l'aide de Dieu, offriront peut-être une surface plane d'une taille suffisante pour qu'il puisse s'y allonger quelques heures. Il descend prudemment la colline de sable, plie douloureusement son bras en arrière en direction de son paquetage, en saisit sa gourde, boit le juste dosage, cherche enfin sa ration de sel qu'il consomme désormais comme le plus précieux des repas, et repart. Il estime à vingt minutes le temps qu'il lui faudra pour rejoindre les rochers.

Le vent se lève, et le sable efface en quelques instants les traces lancinantes d'une paire de sandales fatiguées, rendant au décor son apparence normale de désolation.

Il sait que dans cette partie du monde, la nuit tombe très vite. Après les heures de chaleur infernales et la lumière mordante du soleil, l'obscurité s'est installée,

et la température diminue progressivement. Arrivé à son point de repos, fourbu mais en sécurité, l'homme est à présent couché sur le dos, enroulé dans son antique couverture de laine, et le sac posé sous sa tête isole celle-ci de la dureté de la roche, tout en lui apportant un confort relatif. Dans cette position, il observe les étoiles, tente de sentir la vie couler encore dans chaque partie de son corps, cligne doucement les yeux, et découvre le silence absolu de cette nuit désertique. Il est ancré dans le réel, plus que n'importe quel autre humain à cet instant, et prend conscience de sa solitude absolue en même temps que sa vulnérabilité totale. Dans la folie de cette expédition, il s'en remet à Dieu, pour seul espoir et protection. Quelques instants plus tard, la prière et la méditation laissent place au sommeil.

CHAPITRE 2

Banlieue parisienne, de nos jours

À l'aube, une fumée paresseuse et grasse s'élève au-dessus d'un petit pavillon de banlieue, ravagé par les flammes durant la nuit. Les mains dans les poches, Caleb observe, d'un air absent, ce qu'il reste de son projet immobilier. Foutu contretemps. Il avait acheté cette maison après la vente de son outil de référencement auprès d'une société de vente en ligne, conquise par un concept aussi original, qu'économiquement prometteur. Pour ne pas rater l'affaire, l'établissement avait acheté à très bon prix le travail de Caleb, lui permettant d'une part de s'offrir à trente ans un pavillon au sud de Paris, et d'autre part d'obtenir une notoriété qui assurerait un carnet de commandes bien rempli à ce jeune et talentueux développeur web. L'ancien congélateur à l'origine de l'incendie avait visiblement décidé de ternir quelque peu cette période heureuse et prospère de l'existence de Caleb. Non pas que cette maison eût représenté un symbole affectif très fort. Car il lui paraissait délicat de tomber amoureux d'un lieu tristement commun, sans souvenirs de fêtes entre amis, sans compagnes, sans enfants et dont l'agencement ainsi que la décoration était ceux des propriétaires précédents mais, en règle générale, rien ne l'émerveillait et donc rien ne le décevait. L'ennui était de se loger à nouveau, trouver une nouvelle garde-robe, refaire des papiers et donc se conformer à la pénibilité de nombreux aspects de la vie réelle.

Le pompier qui l'avait pris en charge avait plutôt l'habitude de calmer des personnes hystériques en pareille situation. Le jeune homme qui se tenait à quelques mètres des flammes lors de l'arrivée du camion et de ses sirènes hurlantes était très calme, et sa seule préoccupation était que cet incendie ne se propagea pas aux maisons alentour. Sans attache clairement déterminée ni point de repli, le maire de la ville avait décidé de l'accueillir provisoirement dans un appartement communal. Le discret jeune homme méritait au moins cela.

Relogé à la hâte à quelques encablures, il fut rapidement expédié par le premier adjoint, prétextant le laisser retrouver ses esprits juste après s'être assuré qu'il allait relativement bien. En réalité, il souhaitait surtout s'éviter une discussion pénible avec le sinistré. Caleb prit donc ses quartiers dans cet

appartement, au petit matin, avec la même absence qui l'avait accompagné depuis sa sortie en urgence de la maison en flammes. Il remercia poliment l'adjoint au maire, récupéra les clefs de l'appartement de sa main et le numéro de téléphone de l'élu avant de fermer la porte pour découvrir son logement provisoire.

En traversant le salon et son coin cuisine pour rejoindre ce qu'il déduisit être sa chambre, le concept d'un retour à la case départ s'imprima dans l'esprit de Caleb. L'appartement avait beau afficher un certain standing, cette situation lui donnait l'impression de revenir à ses premières années d'étudiant libre, mais fauché, lorsqu'il était entré pour la première fois dans cette espèce de réduit impersonnel, avec son ordinateur portable et ses livres. Tout cela était finalement d'une ironie parfaite, et la vie consistait visiblement à vous élever très haut, pour mieux vous faire chuter et contempler vos pertes.

Caleb s'aperçut de ce début d'apitoiement, et cela le remit en phase avec la réalité. Il avait en horreur ce genre de faiblesse, et son esprit cartésien, logique et calculateur, se manifesta pour tirer un bilan de la situation qui avait été quelque peu bouleversée ces douze dernières heures. Départ de feu, perte de tous ses biens matériels, disparition d'un confort de vie, gestion d'un tas de tracasseries pénibles d'une part. D'autre part, un nouveau chapitre s'ouvrait peut-être avec l'encaissement d'une importante prime d'assurance. Il se rappela que l'assureur avait exigé une couverture complète pour son logement. Cette décision allait peut-être lui coûter cher, à ce brave courtier. Cependant, il pourrait enfin renouveler son mobilier, réorganiser ses espaces de rangement et penser à personnaliser davantage les lieux. De plus, il envisageait de continuer à travailler en tant qu'indépendant, comme auparavant. Mais en réalité, il rêvait de quitter cette banlieue sans âme et ennuyeuse pour s'installer dans un endroit charmant où il ferait bon vivre.

Cette perspective lui donna un regain de baume au cœur. Sans prendre la peine de terminer la visite de son appartement, il entreprit de dépenser la monnaie du fond de sa poche dans un bon café. Il sortit donc en direction du bistrot le plus proche, pour réfléchir à tout cela dans la clarté vive du soleil matinal, se voyant déjà en terrasse.

CHAPITRE 3

Le jaune éclatant du désert laisse peu à peu place à une luminosité plus faible, et une température supportable. Après des mois passés dans cet enfer de chaleur, sans croiser personne, l'homme sait qu'il va bientôt quitter cette partie oubliée du monde. Les journées sont encore chaudes, bien plus que là où il vivait lorsqu'il était enfant, mais son crâne n'a plus besoin d'être couvert continuellement.

L'homme repense à ses jeunes années. Il se souvient, au fil des pas, des réveils joyeux avec sa sœur et son frère, de son père, pas toujours commode mais aimant et droit, de sa mère, pieuse et adorable, travailleuse et autoritaire. Il pense à la grande mesure qu'il habitait, ses pièces glaciales et inchauffables, les nuits fantastiques où tous dormaient ensemble pour partager un peu de chaleur. Il pense aux forêts verdoyantes, au travail de la terre, aux rires encore. Il se revoit, chétif, l'œil malin, plus à l'aise avec ses pensées qu'avec ses bras. Un contemplatif, que la dureté de l'existence avait contraint à penser très vite à réaliser des choses beaucoup plus concrètes, pour survivre.

Il aimait observer les gens, leurs caractères, leurs va-et-vient, lors des courts instants où il n'était pas employé à remuer un lopin de terre ou chasser le lièvre.

Le concile de Chalcédoine avait été appliqué jusque dans ces terres. La terreur l'a emporté sur la liberté de croire. Les Pères du désert ne se sont pas manifestés. L'homme se remet à penser, en quittant l'actuelle Égypte, qu'il a peut-être simplement mal cherché. Les siens se font de plus en plus rares, et les haltes qu'il consent à faire, lorsque, par chance il reconnaît l'un de ses semblables, sont de plus en plus chronophages, car son corps vieillissant a besoin davantage de repos pour récupérer, et son esprit est las de toute cette solitude. Il n'est plus accueilli comme d'habitude.

Il se sent misérable.

CHAPITRE 4

Un mois plus tard

Le téléphone a sonné, le rendez-vous est pris. Ces quatre semaines ont vu évoluer Caleb entre deux réalités. D'une part celle de sa situation actuelle, fort contraignante et un peu grise, et d'autre part celle à venir, ce qui l'excite, car il est en train de construire ce nouveau projet, comme un vrai adulte, avec beaucoup de détermination et de franches réussites. Caleb est assez content de lui. La terrasse du café qui le reçoit désormais quotidiennement est devenue le quartier général de ses réflexions, programmant son projet d'avenir. Projet qui est né par ailleurs à ce même endroit, au hasard d'une conversation tout à fait banale avec Franck, le serveur. Il s'en souvient parfaitement.

— Salut Caleb, comme d'habitude ?

— Salut Franck, oui, comme d'habitude. Tu vas bien ?

Cette première question d'apparence anodine avait arrêté net le serveur dans son élan, peu habitué à ce que la clientèle s'inquiète de sa bonne forme. Peut-être qu'un début de discussion allait pouvoir s'engager sur un autre sujet de conversation, plus personnel que la météo et le football.

— Très bien. Et toi ?

— Ça va, merci.

Il y avait dans l'attitude de Caleb quelque chose qui émanait, comme un besoin de partager ou de communiquer avec quelqu'un. Le serveur le sentit, et se rapprocha de lui.

— C'est un petit « ça va »... Craindrais-tu du poison, ce matin, dans ton expresso ?

Caleb regarda Franck en souriant. Le serveur était relativement petit, d'une trentaine d'années, avec de très courts cheveux blonds sur un grand front. Il portait des lunettes avec d'énormes montures de métal noir, qui encadraient un regard emplí d'intelligence.

— Je devrais ?

— S'il avait dû te faire du mal, il y a longtemps que tu serais en train d'essayer de soigner un ulcère !